

## Fiche pour le prof    Puzzle sur la satire :

Il faut numéroter les cases du tableau afin de remettre tout dans l'ordre : l'extrait avec l'auteur-titre de l'oeuvre, avec le type de satire, avec le dessin humoristique.

Remettre tout dans l'ordre permet d'obtenir de manière phonétique les trois premiers vers de « Les Moutons » d'Antoinette Deshoulière :

« Hélas ! petits moutons, que vous êtes heureux !  
 Vous paissez dans nos champs, sans souci, sans alarmes.  
 Aussitôt aimés qu'amoureux, »

Qu'il faut ensuite réécrire correctement pour pouvoir récupérer au plus tôt les textes et choisir celui que son groupe présentera à la classe.

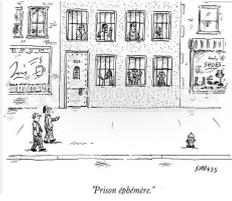
Une fiche avec les cases dans tous les sens (sauf la colonne des auteurs qui reste dans l'ordre) est distribuée à chaque élève (prévoir quelques photocopies de plus).

Les dessins, les textes et les biographies d'auteurs (photocopies en grands) sont installés dans la salle du CCC (circulation plus libre, plus facile) ou dans la salle de classe si on ne peut pas faire autrement) : l'idée est que les élèves doivent se déplacer pour pouvoir résoudre le puzzle, un peu comme s'ils étaient dans l'exposition temporelle d'un musée.

Lorsque les élèves ont reconstitué correctement le tableau (en découpant et en recollant ou bien en numérotant les cases) et qu'ils ont reconstitué sans erreur d'orthographe les trois vers de Mme Deshoulières, ils peuvent récupérer leur exemplaire des huit textes proposés et choisir celui sur lequel ils vont travailler et qu'ils présenteront à la classe à l'oral.

### Correction : tableau reconstitué.

<p><i>Fables</i></p>	<p>LA FONTAINE (1621-1695)                      genre : poésie, sous-genre : fable</p>	<p>satire des courtisans</p>	
<p><i>Le Malade imaginaire</i></p>	<p>MOLIÈRE (1622-1673)                      genre : théâtre</p>	<p>satire de la médecine</p>	
<p><i>Les Satires</i></p>	<p>BOILEAU (1636-1711)                      Genre : poésie</p>	<p>Satire de la circulation dans Paris</p>	

<p><i>Les Caractères</i></p>	<p>Jean de LA BRUYÈRE (1645-1696) genre : portrait</p>	<p>Satire de l'égoïsme et de la glotonnerie</p>	
<p><i>Lettres d'une Péruvienne,</i></p>	<p>Françoise de GRAFFIGNY (1695-1758) genre : roman épistolaire</p>	<p>Satire du couvent</p>	
<p><i>Candide,</i> 1759</p>	<p>VOLTAIRE (1694-1778) genre : conte philosophique</p>	<p>Satire de l'inquisition</p>	
<p><i>Du côté de Guermantes</i></p>	<p>PROUST (1871-1922) genre : roman</p>	<p>Satire de la méchanceté dans les salons</p>	
<p><i>Voyage au bout de la nuit,</i> 1932</p>	<p>Louis-Ferninand Céline (1894-1961) genre : roman</p>	<p>Satire de la guerre</p>	<p>Dessins de l'exposition "Dessine-moi la guerre"</p> 

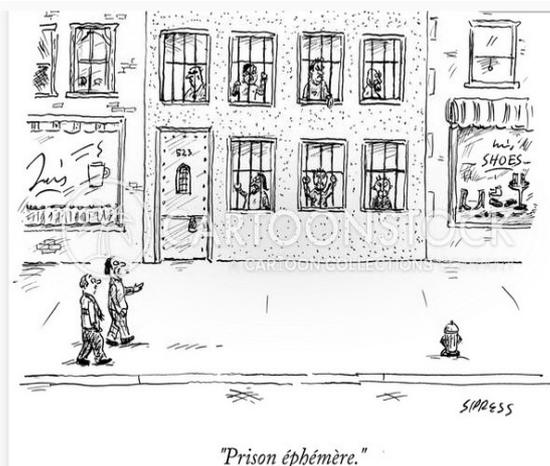
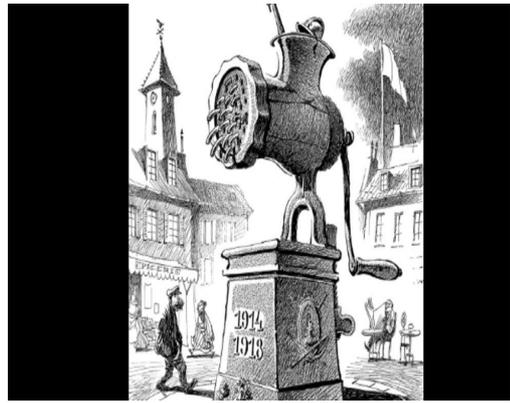
Numérotez de 1 à 8 chaque case pour reformer la bonne ligne et déchiffrer le début de poème.

Œuvres	Auteurs (par ordre chronologique)	Sujet de la satire	Dessin humoristique
<p>« [...] il oublie que le repas est pour lui et pour toute la compagnie ; il se rend maître du plat, et fait son propre de chaque service [...] »</p> <p style="text-align: right;"><u>vous</u></p>	<p>LA FONTAINE (1621-1695) genre : poésie, sous-genre : fable <i>Fables</i></p> <p style="text-align: right;"><u>las</u> 1)</p>	<p>Satire de la circulation dans Paris</p> <p style="text-align: right;"><u>eux</u></p>	 <p style="text-align: right;"><u>ti</u> 1)</p>
<p>« [...] il était décidé par l'université de Coïmbre que le spectacle de quelques personnes brûlées à petit feu en grande cérémonie, est un secret infaillible pour empêcher la terre de trembler. [...] »</p> <p style="text-align: right;"><u>si</u></p>	<p>MOLIÈRE (1622-1673) genre : théâtre <i>Le Malade imaginaire</i></p> <p style="text-align: right;"><u>ton</u> 2)</p>	<p>Satire de la guerre</p> <p style="text-align: right;"><u>nous</u></p>	 <p style="text-align: right;"><u>dent</u></p>
<p>« Ces Allemands accroupis sur la route, têtus et tiraillers, tiraient mal, mais ils semblaient avoir des balles à en revendre, des pleins magasins sans doute. [...] »</p> <p style="text-align: right;"><u>mais</u></p>	<p>BOILEAU (1636-1711) Genre : poésie <i>Les Satires</i></p> <p style="text-align: right;"><u>te</u> 3)</p>	<p>satire de la médecine</p> <p style="text-align: right;"><u>que</u></p>	 <p style="text-align: right;"><u>larme</u></p>
<p>« La femme du Lion mourut : Aussitôt chacun accourut. [...] »</p> <p style="text-align: right;"><u>Eh</u> 1)</p>	<p>Jean de LA BRUYÈRE (1645-1696) genre : portrait <i>Les Caractères</i></p> <p style="text-align: right;"><u>paix</u> 4)</p>	<p>satire des courtisans</p> <p style="text-align: right;"><u>peuh</u> 1)</p>	 <p style="text-align: right;"><u>vous</u></p>
<p>« [...]Ossabandus, nequeys, nequer, potarinum, quipsa milus. Voilà justement, ce qui fait que votre fille est muette. [...] »</p> <p style="text-align: right;"><u>mous</u></p>	<p>Françoise de GRAFFIGNY (1695-1758) genre : roman épistolaire <i>Lettres d'une Péruvienne,</i></p> <p style="text-align: right;"><u>5)</u> <u>chant</u></p>	<p>Satire de l'égoïsme et de la glotonnerie</p> <p style="text-align: right;"><u>sait</u></p>	 <p style="text-align: right;"><u>Reuh !</u></p>
<p>En quelque endroit que j'aïlle, il faut fendre la presse D'un peuple d'importuns qui fourmillent sans cesse. L'un me heurte d'un <u>ais</u> dont je suis tout froissé ; Je vois d'un autre coup mon chapeau renversé.</p> <p style="text-align: right;"><u>haie</u></p>	<p>VOLTAIRE (1694-1778) genre : conte philosophique <i>Candide</i>, 1759</p> <p style="text-align: right;"><u>6)</u> <u>cent</u></p>	<p>Satire de la méchanceté dans les salons</p> <p style="text-align: right;"><u>tôt</u></p>	 <p style="text-align: right;"><u>sous</u></p>
<p>«[...] Je ne crois pas que j'aie jamais connu une créature pareille ; c'est un cas pour un médecin, cela a quelque chose de pathologique, c'est une espèce d'"innocente", de crétine, de "demeurée" [...] »</p> <p style="text-align: right;"><u>ô</u></p>	<p>PROUST (1871-1922) genre : roman <i>Du côté de Guermantes</i></p> <p style="text-align: right;"><u>7)</u> <u>si</u></p>	<p>Satire des couvents</p> <p style="text-align: right;"><u>s'en</u></p>	 <p style="text-align: right;"><u>reuh</u></p>
<p>« Je suis encore si peu habile dans l'art d'écrire, mon cher Aza, qu'il me faut un temps infini pour former très-peu de lignes. [...] » Madame sa mère, dont je n'avais que trop deviné le dédain[...] me fit enfermer avec Céline dans une maison de Vierges, où nous sommes encore. . [...]</p> <p style="text-align: right;"><u>nos</u></p>	<p>Louis-Ferninand Céline (1894-1961) genre : roman <i>Voyage au bout de la nuit</i>, 1932</p> <p style="text-align: right;"><u>kâ</u></p>	<p>Satire de l'inquisition</p> <p style="text-align: right;"><u>à</u></p>	 <p style="text-align: right;"><u>hé</u></p>

# Les images



Je ne pense pas que ce soit sérieux, mais pour être plus sûr, je vais vous facturer comme si c'était très grave.



## PORT DU MASQUE OBLIGATOIRE DANS LES MAGASINS



## Les auteurs et leurs livres

### Jean de LA FONTAINE

Poète français (Château-Thierry 1621-Paris 1695).

La Fontaine est aujourd'hui le plus connu des poètes français du XVII<sup>e</sup> siècle, et il fut en son temps, sinon le plus admiré, du moins le plus lu, notamment grâce à ses *Contes* et à ses *Fables*. Styliste éblouissant, il a porté la fable, un genre avant lui mineur, à un degré d'accomplissement qui reste indépassable. Moraliste, et non pas moralisateur, il pose un regard lucide sur les rapports de pouvoir et la nature humaine, sans oublier de plaire pour instruire.



### MOLIÈRE

Auteur dramatique français (Paris 1622-Paris 1673).

Acteur, chef de troupe, auteur et metteur en scène, Molière est l'homme de théâtre complet par excellence. Il joue, en tant qu'auteur, sur toute la gamme des effets comiques, de la farce la plus bouffonne jusqu'à la psychologie la plus élaborée. Ses pièces où, s'attaquant à un vice de l'esprit ou de la société, il campe des personnages qui forment des types, sont de véritables chefs-d'œuvre. En élevant la comédie, considérée avant lui comme un genre mineur, il a donné un élan vital au théâtre.



### Nicolas BOILEAU

Écrivain français (Paris 1636-Paris 1711).

Sous le règne de Louis XIV, la bourgeoisie ne cesse de s'élever. Boileau est, dans l'ordre des lettres, le représentant le plus authentique de cette bourgeoisie. Il est issu d'une longue suite de greffiers, d'avocats et de petits officiers de finance.

On loue surtout chez Boileau la force et la justesse du vers, la netteté du coup d'œil et le sens du détail familial. Il faut s'arrêter aussi à quelques traits fort saillants dans les *Satires*, les *Épîtres* et *l'Art poétique*, qui font de ces œuvres, malgré la différence des genres, un ensemble très fortement individualisé au sein du patrimoine poétique français.



## Jean de La BRUYÈRE

Écrivain français (Paris 1645 – Versailles 1696).

Issu d'une famille bourgeoise de vieille souche parisienne, il fit des études de droit et acheta, en 1673, une charge de trésorier à Caen : mais, hormis un bref voyage pour aller prendre possession de son emploi, il vécut constamment à Paris. En 1688, il publia, sous l'anonymat, ses *Caractères* : tardive entrée en littérature, mais succès immédiat, entraînant 9 rééditions augmentées et remaniées, qui parurent jusqu'en 1696. En 1693, il fut élu à l'Académie.

### UNE SOMME SATIRIQUE : *LES CARACTÈRES*

Le sujet de l'ouvrage est d'offrir aux contemporains un portrait d'eux-mêmes sous l'analogie d'un tableau de certains types sociaux (« Du grand parleur », « De l'impudent ») ou de traits de mœurs (« De l'épargne sordide », « De la superstition »).



## Mme de GRAFFIGNY

Femme de lettres française (Nancy 1695 – Paris 1758).

Rapidement séparée d'un mari brutal, chambellan à la cour de Lorraine, elle fut accueillie par Voltaire à Cirey, puis par la maréchale de Richelieu. Elle se risqua dans la littérature avec les *Lettres d'une Péruvienne*, qui connurent en 1747 un succès triomphal : ce roman par lettres, l'un des plus grands succès de librairie du XVIIIe siècle avec plus de quarante éditions en cinquante ans, met en scène une jeune Indienne, Zilia, que la conquête du Pérou par les Espagnols a séparé de son fiancé, et qui fait à ce dernier le récit de sa captivité. Rachetée par un officier français, Zilia arrive à la Cour de Louis XV et jette sur un pays dont elle ignore les usages un regard aussi curieux qu'acéré.



## VOLTAIRE (1694-1778)

Le XVIIIe siècle n'est pas seulement le siècle de la philosophie. C'est aussi, et peut-être avant tout, le siècle du voyage et de l'exotisme, une période d'affirmation de soi où l'Orient permet d'accéder à l'essence humaine. Somme des expériences de Voltaire en 1759, *Candide* est l'expression mythique d'un itinéraire personnel. Le conte philosophique prend la forme du voyage dans un monde de souffrances, de préjugés et de guerres, ou du roman d'aventures dont le livre est aussi la parodie. Les chapitres brefs qui le composent sont autant d'étapes dans l'apprentissage du jeune et naïf Candide.

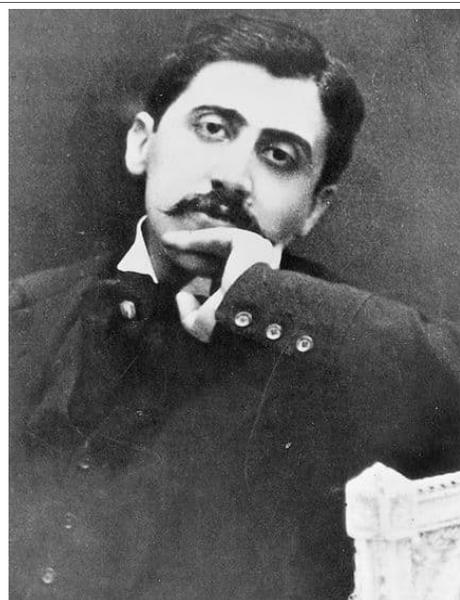


## Marcel PROUST (1871-1922)

Marcel Proust, en faisant courir son roman fleuve *À la recherche du temps perdu* sur pas moins de sept tomes a lancé aux lecteurs un véritable défi littéraire.

La tâche ne fût pas aisée pour cet écrivain de l'entre-deux siècles ! L'itinéraire proustien, c'est une vie entière consacrée au désir d'écrire, indissociable de l'angoisse de ne pas réussir à s'atteler à ce projet romanesque, de ne pas le mener à son terme. La maladie, la guerre, le refus des éditeurs, seront autant d'embûches sur le chemin de Marcel Proust qui brûle de décrire l'âme humaine telle qu'elle est.

Sur la route qui mène de l'enfance à la vieillesse, des joies de Combray à la perte des illusions du *Temps retrouvé*, *Le Côté de Guermantes* signe la fin de l'adolescence. On y observe l'aristocratie parisienne à travers les yeux d'un jeune bourgeois. Le salon mondain est un microcosme qui révèle ce qui intéresse en profondeur le romancier : la lutte de l'intelligence contre la bêtise, la force de la confrontation des points de vue, la richesse de la fluidité des identités.



## Louis-Ferdinand Céline (1894- 1961).

Médecin et écrivain français.

Son premier roman *Voyage au bout de la nuit* obtient le prix Renaudot en 1932.

Sa pensée nihiliste est teintée d'accents héroï-comiques et épiques. Controversé en raison de ses pamphlets haineux ("Bagatelles pour un massacre", "L'École des cadavres"... ), racistes, antisémites, pro-nazis et homophobes, il demeure un écrivain estimé de la littérature française du XXe siècle.

Le style littéraire de Céline est souvent décrit comme ayant représenté une "révolution littéraire", introduisant un style elliptique personnel et très travaillé qui emprunte à l'argot et tend à s'approcher de l'émotion immédiate du langage parlé.



## Les textes

### Les Obsèques de la lionne

La femme du Lion mourut :  
Aussitôt chacun accourut  
Pour s'acquitter envers le Prince  
De certains compliments de consolations,  
Qui sont surcroît d'affliction.  
Il fit avertir sa Province  
Que les obsèques se feraient  
Un tel jour, en tel lieu ; ses Prévôts y seraient  
Pour régler la cérémonie,  
Et pour placer la compagnie.  
Jugez si chacun s'y trouva.  
Le Prince aux cris s'abandonna,  
Et tout son antre en résonna.  
Les Lions n'ont point d'autre temple.  
On entendit à son exemple  
Rugir en leurs patois Messieurs les Courtisans.  
Je définis la cour un pays où les gens,  
Tristes, gais, prêts à tout, à tout indifférents,  
Sont ce qu'il plaît au Prince, ou, s'ils ne peuvent l'être,  
Tâchent au moins de le paraître,  
Peuple caméléon, peuple singe du maître ;  
On dirait qu'un esprit anime mille corps ;  
C'est bien là que les gens sont de simples ressorts (1).  
Pour revenir à notre affaire  
Le Cerf ne pleura point, comment eût-il pu faire ?  
Cette mort le vengeait ; la Reine avait jadis  
Étranglé sa femme et son fils.  
Bref il ne pleura point. Un flatteur l'alla dire,  
Et soutint qu'il l'avait vu rire.  
La colère du Roi, comme dit Salomon,  
Est terrible, et surtout celle du Roi Lion :  
Mais ce Cerf n'avait pas accoutumé de lire (2).  
Le Monarque lui dit : Chétif hôte des bois  
Tu ris, tu ne suis pas (3) ces gémissantes voix.

(1) comme les  
"animaux-  
machines" (théorie  
de Descartes)

(2) n'avait pas  
l'habitude de lire

(3) tu n'imites pas

Après le tremblement de terre qui avait détruit les trois quarts de Lisbonne, les sages du pays n'avaient pas trouvé un moyen plus efficace pour prévenir une ruine totale, que de donner au peuple un bel auto-da-fé ; il était décidé par l'université de Coïmbre que le spectacle de quelques personnes brûlées à petit feu en grande cérémonie, est un secret infailible pour empêcher la terre de trembler.

On avait en conséquence saisi un Biscayen convaincu d'avoir épousé sa commère, et deux Portugais qui en mangeant un poulet en avaient arraché le lard : on vint lier après le dîner le docteur Pangloss, et son disciple Candide, l'un pour avoir parlé et l'autre pour avoir écouté avec un air d'approbation : tous deux furent menés séparément dans des appartements d'une extrême fraîcheur, dans lesquels on n'était jamais incommodé du soleil : huit jours après ils furent tous deux revêtus d'un San-benito, et on orna leurs têtes de mitres de papier : la mitre et le San-benito de Candide étaient peints de flammes renversées, et de diables qui n'avaient ni queues, ni griffes : mais les diables de Pangloss portaient griffes et queues, et les flammes étaient droites.

Ils marchèrent en procession ainsi vêtus, et entendirent un sermon très pathétique, suivi d'une belle musique en faux-bourdon.

Candide fut fessé en cadence pendant qu'on chantait ; le Biscayen et les deux hommes qui n'avaient point voulu manger de lard furent brûlés, et Pangloss fut pendu, quoique ce ne soit pas la coutume. Le même jour la terre trembla de nouveau avec un fracas épouvantable.

Candide épouvanté, interdit, éperdu, tout sanglant, tout palpitant, se disait à lui-même : Si c'est ici le meilleur des mondes possibles, que sont donc les autres ? passe encore si je n'étais que fessé, je l'ai été chez les Bulgares ; mais, ô mon cher Pangloss ! le plus grand des philosophes, faut-il vous avoir vu pendre, sans que je sache pourquoi ! ô mon cher anabaptiste ! le meilleur des hommes, faut-il que vous ayez été noyé dans le port ! ô mademoiselle Cunégonde ! la perle des filles, faut-il qu'on vous ait fendu le ventre !

Sganarelle : Aristote, là-dessus, dit... des choses fort intéressantes.

Géronte : Je n'en doute pas.

Sganarelle : Ah ! c'était un grand homme ! Un homme plus grand que moi pour toutes ces choses. Mais venons-en à cet empêchement de l'action de sa langue. Il est causé par certaines humeurs, que nous appelons humeurs peccantes ; peccantes, c'est-à-dire... humeurs peccantes ; d'autant que les vapeurs formées par les émanations des influences qui s'élèvent dans la région des maladies, venant... pour ainsi dire... à...  
Comprenez-vous le latin ?

Géronte : Pas du tout.

Sganarelle (avec étonnement.) : Vous ne connaissez pas le latin !

Géronte : Non.

Sganarelle (en prenant des postures.) : *Cabricias arci thuram, catalamus, singulariter, nominativo haec Musa, "la Muse", bonus, bona, bonum, Deus sanctus, est ne oratio latinus ? Etiam, "oui". Quare, "pourquoi" ? Quia substantivo et adjectivum concordat in generi, numerum, et casus.*

Géronte : Ah ! pourquoi n'ai-je pas étudié ?

Jacqueline : Quel homme !

Lucas : J'y comprends rien mais c'est beau.

Sganarelle. — Or ces vapeurs, dont je vous parle, venant à passer du côté gauche, où est le foie, au côté droit, où est le cœur, il se trouve que le poumon que nous appelons en latin *armyan*, ayant communication avec le cerveau, que nous nommons en grec *nasmus*, par le moyen de la veine cave, que nous appelons en hébreu *cubile*, rencontre, en son chemin, lesdites vapeurs qui remplissent les ventricules de l'omoplate ; et parce que lesdites vapeurs... comprenez bien ce raisonnement je vous prie : et parce que lesdites vapeurs ont une certaine malignité... Écoutez bien ceci, je vous conjure.

Géronte. — Oui.

Sganarelle. — Ont une certaine malignité qui est causée... Soyez attentif, s'il vous plaît.

Géronte. - Je le suis.

Sganarelle. — Qui est causée par l'âcreté des humeurs, engendrées dans la concavité du diaphragme, il arrive que ces vapeurs... *Ossabandus, nequeys, nequer, potarinum, quipsa milus.* Voilà justement, ce qui fait que votre fille est muette. »

[...] En quelque endroit que j'aïlle, il faut fendre la presse  
D'un peuple d'importuns qui fourmillent sans cesse.  
L'un me heurte d'un **ais** dont je suis tout froissé ;  
Je vois d'un autre coup mon chapeau renversé.  
Là, d'un enterrement la funèbre ordonnance  
D'un pas lugubre et lent vers l'église s'avance ;  
Et plus loin des **laquais** l'un l'autre s'agaçants,  
Font aboyer les chiens et jurer les passants.  
Des paveurs en ce lieu me bouchent le passage ;  
Là, je trouve une croix de funeste **présage**,  
Et des couvreurs grimpés au toit d'une maison  
En font pleuvoir l'ardoise et la tuile à foison.  
Là, sur une charrette une poutre branlante  
Vient menaçant de loin la foule qu'elle augmente ;  
Six chevaux attelés à ce fardeau pesant  
Ont peine à **l'émouvoir** sur le pavé glissant.  
D'un carrosse en tournant il accroche une roue,  
Et du choc le renverse en un grand tas de boue :  
Quand un autre à l'instant s'efforçant de passer,  
Dans le même embarras se vient embarrasser.  
Vingt carrosses bientôt arrivant à la file  
Y sont en moins de rien suivis de plus de mille ;  
Et, pour surcroît de maux, un sort malencontreux  
Conduit en cet endroit un grand troupeau de bœufs ;  
Chacun prétend passer ; l'un mugit, l'autre jure.  
Des mulets en sonnant augmentent le **murmure**.  
Aussitôt cent chevaux dans la foule appelés  
De l'embarras qui croît ferment les défilés,  
Et partout les passants, enchaînant les **brigades**,  
Au milieu de la paix font voir les barricades.  
On n'entend que des cris poussés confusément :  
Dieu, pour s'y faire **ouïr**, tonnerait vainement. [...]

Lexique :

**ais** : planche ;

**laquais** : valets,  
serviteurs ;

**présage** : pour prévenir  
les passants du danger,  
les couvreurs mettaient  
une croix sur la toiture  
en réfection.

**L'émouvoir** : le faire  
avancer.

**Murmure** : bruit ;

**brigades** : groupes ;

**ouïr** : entendre.

Gnathon ne vit que pour soi, et tous les hommes ensemble sont à son égard comme s'ils n'étaient point. Non content de remplir à une table la première place, il occupe lui seul celle de deux autres ; il oublie que le repas est pour lui et pour toute la compagnie ; il se rend maître du plat, et fait son propre de chaque service : il ne s'attache à aucun des mets, qu'il n'ait achevé d'essayer de tous ; il voudrait pouvoir les savourer tous tout à la fois. Il ne se sert à table que de ses mains ; il manie les viandes, les remanie, démembré, déchire, et en use de manière qu'il faut que les conviés, s'ils veulent manger, mangent ses restes.

Il ne leur épargne aucune de ces malpropretés dégoûtantes, capables d'ôter l'appétit aux plus affamés ; le jus et les sauces lui dégouttent du menton et de la barbe ; s'il enlève un ragoût de dessus un plat, il le répand en chemin dans un autre plat et sur la nappe ; on le suit à la trace. Il mange haut et avec grand bruit ; il roule les yeux en mangeant ; la table est pour lui un râtelier ; il écurve ses dents, et il continue à manger.

Il se fait quelque part où il se trouve, une manière d'établissement, et ne souffre pas d'être plus pressé au sermon ou au théâtre que dans sa chambre. Il n'y a dans un carrosse que les places du fond qui lui conviennent ; dans toute autre, si on veut l'en croire, il pâlit et tombe en faiblesse. S'il fait un voyage avec plusieurs, il les prévient dans les hôtelleries, et il sait toujours se conserver dans la meilleure chambre le meilleur lit. Il tourne tout à son usage ; ses valets, ceux d'autrui, courent dans le même temps pour son service.

Tout ce qu'il trouve sous sa main lui est propre, hardes, équipages. Il embarrasse tout le monde, ne se contraint pour personne, ne plaint personne, ne connaît de maux que les siens, que sa réplétion et sa bile, ne pleure point la mort des autres, n'appréhende que la sienne, qu'il rachèterait volontiers de l'extinction du genre humain.

1 Son propre : sa propriété. 2 Viandes : se dit pour toute espèce de nourriture.

— Oriane, dit la princesse de Parme, j'ai eu l'autre jour la visite de votre cousine d'Heudicourt ; évidemment c'est une femme d'une intelligence supérieure ; c'est une Guermantes, c'est tout dire, mais on dit qu'elle est médisante... »

Le duc attacha sur sa femme un long regard de stupéfaction voulue. Mme de Guermantes se mit à rire. La princesse finit par s'en apercevoir.

« Mais... est-ce que vous n'êtes pas... de mon avis ?... demanda-t-elle avec inquiétude.

— Mais Madame est trop bonne de s'occuper des mines de Basin. Allons, Basin, n'ayez pas l'air d'insinuer du mal de nos parents.

— Il la trouve trop méchante ? demanda vivement la princesse.

— Oh ! pas du tout, répliqua la duchesse. Je ne sais pas qui a dit à Votre Altesse qu'elle était médisante. C'est au contraire une excellente créature qui n'a jamais dit du mal de personne, ni fait de mal à personne.

— Ah ! dit Mme de Parme soulagée, je ne m'en étais pas aperçue non plus. Mais comme je sais qu'il est souvent difficile de ne pas avoir un peu de malice quand on a beaucoup d'esprit...

— Ah ! cela par exemple elle en a encore moins.

— Moins d'esprit ?... demanda la princesse stupéfaite.

— Voyons, Oriane », interrompit le duc d'un ton plaintif en lançant autour de lui à droite et à gauche des regards amusés, « vous entendez que la princesse vous dit que c'est une femme supérieure.

— Elle ne l'est pas ?

— Elle est au moins supérieurement grosse.

— Ne l'écoutez pas, Madame, il n'est pas sincère. Elle est bête comme un (heun) oie », dit d'une voix forte et enrouée Mme de Guermantes, qui, bien plus vieille France encore que le duc quand il n'y tâchait pas, cherchait souvent à l'être, mais d'une manière opposée au genre jabot de dentelles et déliquescent de son mari et en réalité bien plus fine, par une sorte de prononciation presque paysanne qui avait une âpre et délicate saveur terrienne. « Mais c'est la meilleure femme du monde. Et puis je ne sais même pas si à ce degré-là cela peut s'appeler de la bêtise. Je ne crois pas que j'aie jamais connu une créature pareille ; c'est un cas pour un médecin, cela a quelque chose de pathologique, c'est une espèce d'"innocente", de crétine, de "demeurée" comme dans les mélodrames ou comme dans *L'Arlésienne*. Je me demande toujours, quand elle est ici, si le moment n'est pas venu où son intelligence va s'éveiller, ce qui fait toujours un peu peur. » La princesse s'émerveillait de ces expressions, tout en restant stupéfaite du verdict.

Ces Allemands accroupis sur la route, têtus et tirailleurs, tiraient mal, mais ils semblaient avoir des balles à en revendre, des pleins magasins sans doute. La guerre décidément, n'était pas terminée! Notre colonel, il faut dire ce qui est, manifestait une bravoure stupéfiante ! Il se promenait au beau milieu de la chaussée et puis de long en large parmi les trajectoires aussi simplement que s'il avait attendu un ami sur le quai de la gare, un peu impatient seulement.

Moi d'abord la campagne, faut que je le dise tout de suite, j'ai jamais pu la sentir, je l'ai toujours trouvée triste, avec ses bourbiers qui n'en finissent pas, ses maisons où les gens n'y sont jamais et ses chemins qui ne vont nulle part. Mais quand on y ajoute la guerre en plus, c'est à pas y tenir. Le vent s'était levé, brutal, de chaque côté des talus, les peupliers mêlaient leurs rafales de feuilles aux petits bruits secs qui venaient de là-bas sur nous. Ces soldats inconnus nous rataient sans cesse, mais tout en nous entourant de mille morts, on s'en trouvait comme habillés. Je n'osais plus remuer.

Le colonel, c'était donc un monstre! À présent, j'en étais assuré, pire qu'un chien, il n'imaginait pas son trépas! Je conçus en même temps qu'il devait y en avoir beaucoup des comme lui dans notre armée, des braves, et puis tout autant sans doute dans l'armée d'en face. Qui savait combien? Un, deux, plusieurs millions peut-être en tout ? Dès lors ma frousse devint panique. Avec des êtres semblables, cette imbécillité infernale pouvait continuer indéfiniment... Pourquoi s'arrêteraient-ils? Jamais je n'avais senti plus implacable la sentence des hommes et des choses.

Serais-je donc le seul lâche sur la terre ? pensais-je. Et avec quel effroi !... Perdu parmi deux millions de fous héroïques et déchaînés et armés jusqu'aux cheveux ? Avec casques, sans casques, sans chevaux, sur motos, hurlants, en autos, sifflants, tirailleurs, comploteurs, volants, à genoux, creusant, se défilant, caracolant dans les sentiers, pétaradant, enfermés sur la terre, comme dans un cabanon, pour y tout détruire, Allemagne, France et Continents, tout ce qui respire, détruire, plus enragés que les chiens, adorant leur rage (ce que les chiens ne font pas), cent, mille fois plus enragés que mille chiens et tellement plus vicieux ! Nous étions jolis ! Décidément, je le concevais, je m'étais embarqué dans une croisade apocalyptique.

Je suis encore si peu habile dans l'art d'écrire, mon cher Aza, qu'il me faut un temps infini pour former très-peu de lignes. [...]

Madame sa mère, dont je n'avais que trop deviné le dédain[...] me fit enfermer avec Céline dans une maison de Vierges, où nous sommes encore. La vie que l'on y mène est si uniforme, qu'elle ne peut produire que des événements peu considérables.

[...] Les Vierges qui l'habitent sont d'une ignorance si profonde, qu'elles ne peuvent satisfaire à mes moindres curiosités.

Le culte qu'elles rendent à la Divinité du pays, exige qu'elles renoncent à tous ses bienfaits, aux connaissances de l'esprit, aux sentiments du cœur, et je crois même à la raison, du moins leur discours le fait-il penser.

Enfermées comme les nôtres, elles ont un avantage que l'on n'a pas dans les Temples du Soleil : ici les murs ouverts en quelques endroits, et seulement fermés par des morceaux de fer croisés, assez près l'un de l'autre, pour empêcher de sortir, laissent la liberté de voir et d'entretenir les gens du dehors, c'est ce qu'on appelle des Parloirs.

C'est à la faveur d'un de cette commodité, que je continue à prendre des leçons d'écriture. Je ne parle qu'au maître qui me les donne ; son ignorance à tous autres égards qu'à celui de son art, ne peut me tirer de la mienne. Céline ne me paraît pas mieux instruite ; je remarque dans les réponses qu'elle fait à mes questions, un certain embarras qui ne peut partir que d'une dissimulation maladroite ou d'une ignorance honteuse. Quoi qu'il en soit, son entretien est toujours borné aux intérêts de son cœur et à ceux de sa famille.

Le jeune François qui lui parla un jour en sortant du Spectacle, où l'on chante, est son Amant, comme j'avais cru le deviner.

Mais Madame Déterville, qui ne veut pas les unir, lui défend de le voir, & pour l'en empêcher plus sûrement, elle ne veut pas même qu'elle parle à qui que ce soit.

Ce n'est pas que son choix soit indigne d'elle, c'est que cette mère glorieuse & dénaturée, profite d'un usage barbare, établi parmi les Grands Seigneurs de ce pays, pour obliger Céline à prendre l'habit de Vierge, afin de rendre son fils aîné plus riche.